

Vers une petite histoire de l'animalité

Ricardo Arcos-Palma

Number 113, Winter 2013

Animalité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68314ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Arcos-Palma, R. (2013). Vers une petite histoire de l'animalité. *Inter*, (113), 3–5.



> Joseph Beuys, *I Like America, America Likes Me*, 1974.

Vers une petite histoire de l'animalité

► RICARDO ARCOS-PALMA

Les devenirs-animaux ne sont pas des rêves ni des phantasmes. Ils sont parfaitement réels. Mais de quelle réalité s'agit-il ?

G. Deleuze et F. Guattari, *Capitalisme et schizophrénie 2 : Mille Plateaux*

Il y a un excès d'humains. Cette phrase est en soi très controversée puisque c'est précisément le manque d'humanité qui semble dominer le monde actuel. Nous sommes immergés dans une véritable crise de l'humanisme. Cependant, comment faire pour situer à nouveau au cœur du débat le problème de l'humanité ? Cette notion a été pensée par son contraire, l'in-humain. Or l'in-humain, si cher à Jean-François Liotard, ne sera pas l'objet de notre étude, même s'il existe un certain lien avec l'animalité.

Quel est donc le rapport entre l'humain et l'animal ? Un tel rapport est une évidence mais parfois pas tout à fait consensuelle. Un véritable combat entre les deux entités a créé un abîme, où l'un domine l'autre en excluant toute possibilité d'équilibre. Dans cette relation de non-équilibre, on craint l'animal et lui fait subir la pire des choses. On projette sur lui tout le négatif de l'être humain : baleines « assassines », chiens « sauvages », etc. L'animal est alors considéré irrationnel et impulsif. En revanche, on songe à un état idéal où l'humain établirait une « alliance » avec l'animal. Par conséquent, les êtres humains deviendraient des animaux dans une « symbiose » parfaite, selon Deleuze et Guattari dans leur chapitre consacré au devenir-animal (*Mille plateaux*, 1980).

De l'Antiquité jusqu'à la Modernité, l'imaginaire collectif nous a donné de nombreux exemples de cette alliance, en nourrissant notre univers onirique et réel de centaures, de minotaures, de sirènes, de sphinx, d'hommes-jaguars, de loups-garous, d'hommes-chauves-souris,

d'hommes-singes, etc. L'art, la littérature et plus tard le cinéma rendent compte de cela. Cependant, avec le triomphe de la raison, cette alliance est remise en question. Dès lors, la communication entre l'humain et l'animal semble être brisée.

Du fait de ce dialogue brisé, l'homme et l'animal essaient de rétablir ce qui a été perdu. On connaît l'un des derniers dialogues « impossibles » entre le philosophe Derrida et son chat (*L'animal que donc je suis*, 2006). Néanmoins, est-il possible d'établir un dialogue avec celui qui semble ne rien dire puisque dépourvu de pensée et par conséquent de voix ? Joseph Beuys nous a déjà montré, dans sa célèbre performance *I Like America and America Likes Me* (1974), que cela était possible, car il considérait que nous avions beaucoup en commun avec la bête.

À l'époque, Nietzsche annonçait notre excès d'humanité avec son fameux titre *Humain, trop humain* (1878). Cet excès, à l'inverse de la raison, semble ouvrir une porte vers la déraison et, par conséquent, l'animalité. Il remet en question notre idée d'humanité et ouvre une réflexion vers un autre horizon possible. C'est d'ailleurs la thèse développée par Nietzsche dans *L'origine de la tragédie* où l'animal, rapproché de l'esprit dionysiaque, dialogue de manière étroite avec l'esprit apollinien. De même, dans son ouvrage *Ainsi parlait Zarathoustra* se trouve un lien étroit entre le surhumain et l'animal : « Je vous enseigne le Surhumain. L'homme n'existe que pour être dépassé. Qu'avez-vous fait pour le dépasser ? Jusqu'à présent

Les règles du comportement humaniste rappellent – avec une fausse innocence – que la bataille pour l’homme est permanente, et qu’elle se déroule comme une lutte entre la bestialisation et la domestication.

Peter Sloterdijk, *Rules for the Human Park*

tous les êtres ont créé quelque chose qui les dépasse, et vous voudriez être le reflux de cette grande marée et retourner à la bête plutôt que de dépasser l’homme ? Le singe, qu’est-il pour l’homme ? Dérision ou honte douloureuse. Tel sera l’homme pour le Surhumain : dérision ou honte douloureuse. Vous avez fait le chemin qui va du ver à l’homme, et vous avez encore beaucoup du ver en vous. Jadis vous avez été singes, et même à présent l’homme est plus singe qu’aucun singe¹. »

En effet, comme l’annonce Nietzsche, le surhumain est « le sens de la terre ». Cela ne veut pas dire qu’il serait une sorte d’être humain sublime, qui débordait toute matérialité vers un idéalisme et qui se situe au cœur même d’un humanisme qui le transforme en un être inhumain – cette idée a par exemple nourri l’imaginaire nazi ; au contraire, le surhumain serait ce dépassement de l’humain vers un véritable retour à la terre. Or, on le sait, il n’y a plus de terre si ce n’est qu’en présence animale.

Et c’est précisément ce prophète qui annonce ce qui semblait inimaginable et impensable jusqu’à présent : *l’homme est un pont entre l’animal et le surhomme*. Il est une alliance parfaite qui se trouve brisée par un excès d’humanisme empêchant tout dialogue. Or, l’abîme consiste en une métaphore de l’incompréhension entre un extrême et l’autre : « L’homme est une corde tendue entre la bête et le Surhumain – une corde au-dessus d’un abîme [...]. Danger de franchir l’abîme – danger d’être saisi d’effroi et de s’arrêter court ! La grandeur de l’Homme, c’est qu’il est un pont et non un terme ; ce que l’on peut aimer chez l’Homme, c’est qu’il est *transition et perte*². »

Dès lors, l’animalité semble reprendre la place qu’elle avait perdue face à l’histoire. Avec la crise de l’*humanitas*, l’animalité devient une option parmi d’autres. Le devenir-animal serait alors une stratégie de survie dans nos sociétés capitalistes.

L’art : une possibilité vers l’animalité

Dans l’art de l’Antiquité, les animaux – car il n’y a pas un animal mais des animaux selon Derrida –, cohabitaient avec les êtres humains dans un véritable *mariage* ou une véritable *alliance*. Par exemple, il existe un dialogue mythique entre un héros et un animal fabuleux : Œdipe parlant avec le Sphinx. Ce dernier, moitié femme et moitié bête, pose une question au héros : « Quel animal marche à quatre pattes le matin, à deux pattes à midi et à trois pattes le soir ? » Œdipe lui répond : « L’homme. » En effet, l’être humain, dans un sens large, est un véritable animal. Et l’énigme est révélée à l’être humain par une bête humanisée.

Depuis la préhistoire, l’histoire de l’art est traversée par de multiples références aux animaux. Les premiers « artistes » essaieront d’attirer les bisons, les cerfs, les mammouths et autres proies dans un rituel symbolique afin de les attraper avant la chasse. Les représentations préhispaniques en Amérique latine montrent des figures animales se confondant harmonieusement avec l’humain, comme le serpent à plumes au Mexique ou encore les figures chamaniques faisant naître l’homme-jaguar en Colombie.

Dans la Grèce antique, les représentations d’animaux comme celles de la porte des Lions en Crète, les figures fabuleuses (Minotaure, Pegasus, sirènes, centaures, Chiron) ou les animaux mythologiques magnifiquement représentés dans les sculptures, dessins et peintures nous donnent une idée juste de ce temps où il existait un lien essentiel et solide entre l’humain et l’animal.

En Extrême-Orient, les signes du dragon, le célèbre lion ailé de la tombe de Xiao Jing, les portes des temples persans ou encore les caractères du zodiac chinois trouvent également leur équivalence en Occident. L’Égypte ancienne est peuplée de figures colossales de démiurges, de sphinx et de dieux à tête de chien ainsi que d’oiseaux comme Râ, la divinité solaire à tête de faucon.

> Jérôme Bosch, *Le jardin des délices*, 1503-1504.



L'homme est une corde tendue entre la bête et le surhumain
– une corde au-dessus d'un abîme.

Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*.



> Oleg Kulik, *Reservoir Dog*, 1995. Photos : courtoisie de l'artiste.

C'est pendant l'Empire romain que l'animalité se confronte à l'humanité : les représentations de batailles, de combats et de chasses organisées par l'empereur montrent une grande variété d'animaux importés d'Afrique pour les fêtes sanglantes et le divertissement du peuple dans le Colisée, où les gladiateurs et les esclaves affrontaient des panthères, des éléphants et des lions. De même, dans la tradition catholique, la représentation du poisson, de la colombe et de l'agneau, symboles du christianisme, font office de sacrifices, et celle de l'homme-chèvre ou de l'homme-bouc représente le mal et incarne la figure du diable dans l'imaginaire chrétien. Ces images traverseront le Moyen-Âge.

Avec son triptyque *Le jardin des délices*, Jérôme Bosch montre de manière magistrale cette histoire de l'animalité. Dans le tableau de gauche, l'homme et la femme habitent en parfaite harmonie au sein d'un paradis où les humains sont loin des animaux, chacun à sa place. Lorsqu'un animal humanisé (le serpent-démon) offre à Ève le fruit de l'arbre de la sagesse, ils sont alors chassés du Paradis. Dans le tableau central, l'artiste démontre que les animaux et les humains commencent à se mélanger dans une sorte d'orgie pour finir dans le troisième tableau (l'Enfer) avec la domination de l'animal sur l'humain où les animaux humanisés dévorent les corps humains. Leçon magistrale de l'histoire de la peinture servant le propos.

En Inde et en Afrique, différentes traces de ce dialogue sont également repérables. Ganesh, le dieu à tête d'éléphant, démontre aussi cette symbiose fondamentale. Bref, la liste serait longue, et tous ces exemples révèlent la grande route parcourue par les animaux dans l'histoire de l'image et l'imaginaire collectif de l'humanité.

L'art contemporain dénote aussi ce rapport très ancien, de Matthew Barney à Renata Schussheim, en passant par Joseph Beuys et Oleg Kulik. Ce dernier, complètement nu, se transforme en chien et sort dans la rue en aboyant sur tous les passants. Dans sa performance *Reservoir Dog* (1995), l'artiste devient un animal, réaffirmant cette idée faisant écho à la pensée de Nietzsche : « *The animal thinks, therefore it exists.* » Finalement, pensons aux œuvres d'artistes contemporains telles que les sculptures en ballons gonflés à l'hélium de Jeff Koons (*06 Rabbit*, 1986, et *Balloon Dog Rouge*, 1994-2000) ou encore le monde animal (scorpion, lièvre, etc.) de l'artiste mexicaine Toledo.

L'art contemporain semble par ailleurs insister sur le fait qu'il ne s'agisse pas seulement d'accepter l'animal, mais aussi de prendre conscience de notre condition animale. Ce point de vue tend à le positionner sur le plan d'une certaine similitude, ressemblance. Comme l'énonce Deleuze et Guattari, le devenir-animal est une transformation radicale : ce n'est pas l'animal qui devient humain ; c'est l'être humain qui est animalisé, ou plutôt c'est lui qui prend conscience de son animalité en tant que condition nécessaire à l'équilibre existentielle. ◀

NOTES

- 1 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Flammarion, coll. « Mille & une pages », 2004, p. 330.
- 2 *Ibid.*, p. 332.

RICARDO ARCOS-PALMA est commissaire, théoricien et critique d'art. Professeur-chercheur en esthétique, philosophie et théorie de l'art à l'Université nationale de Colombie, il est membre du comité de rédaction des revues *Errata* et *Calle 14* (Colombie) de même que collaborateur permanent pour *Escaner Cultural* (Chili) et *ArtNexus* (Colombie). Il est aussi directeur de la Chaire franco-colombienne des Hautes Études.